

# LA LISEUSE DE MAINS — LA SUITE

---

## LA LISEUSE DE MAINS : LA SUITE

La rencontre avec la liseuse de mains portugaise de quatre-vingt-douze ans, à Boston, quelques jours plus tôt, m'avait laissé une surprise et un souvenir agréable à l'intérieur de mon silence, avec un sourire qui ne disait aucun mot mais pensait toujours la même chose : et maintenant, que va-t-il arriver que je n'aie pas déjà prévu ?

La discipline ésotérique, à l'intérieur de Pythagore et de sa géométrie, avait été mon socle culturel pendant les trente-trois dernières années. La magie, blanche ou noire, je ne l'avais jamais vraiment rencontrée — je m'en étais servi ironiquement, à des fins nobles, seulement dans la lecture des horoscopes et des signes du zodiaque. Cela ne coûtait rien, chaque matin, de lire les petites colonnes des journaux, et je n'en dirigeais l'utilité que vers une seule chose : conquérir des femmes belles et impossibles, des femmes qui disaient ne pas attendre d'homme, mais qui en cherchaient toujours exactement un comme moi.

Ce soir-là, je suis rentré à l'hôtel, sur la Douzième Rue — même si ce n'était pas vraiment une adresse de ville, c'était juste moi qui comptais le nombre de blocs entre le restaurant et l'endroit où je dormais, pour ne pas me perdre.

Le dîner était le même que toujours, depuis des années — je n'aurais jamais renoncé à mes linguine au homard du MAIN, celui qui parlait anglais, tandis que le mien parlait afrikaans et n'était pas toujours compréhensible, un mélange de langues tribales africaines et de néerlandais.

Sur le vin, aucun doute : un verre par repas, toujours, rouge, italien — le palais ne demandait rien d'autre. Mais quand c'était la poche qui donnait le rythme, il n'y avait rien à faire, il fallait y renoncer et passer à l'eau du robinet.

Ma chambre était magnifique, pleine de commodités qui restaient fermées — une piscine, un parcours de golf, un sauna, une salle de massage, deux femmes blondes, deux femmes noires et une rousse, un jardin d'hiver, le tout replié dans un seul tableau accroché à l'entrée comme un puzzle.

Et puis ce lit à une place, où se retourner faisait hurler les ressorts, un fauteuil rouge plein de trous, une petite table — tout compris dans le prix, quelques

dollars la nuit, payés avant d'entrer.

La salle de bains était la pièce maîtresse — la première véritable salle de bains sur appel de l'histoire. Il suffisait de crier : c'est libre ? Si personne ne répondait dans les dix secondes, elle était à toi — un espace dans le couloir pour vingt chambres, unisexe, pour ne pas créer d'inégalité.

Il était 22 h 34. J'étais fatigué, sur le point de m'endormir, quand j'ai entendu frapper à la porte. J'ai pensé que quelqu'un s'était trompé de chambre et je ne me suis pas levé. Puis on a frappé de nouveau, et à l'horloge il était 2 h 46 du matin — le temps avançant malgré tout, sans que personne s'en aperçoive.

Je me suis levé pour ouvrir et je n'ai trouvé personne. Quand je me suis retourné vers le lit, quelqu'un était assis dans mon fauteuil rouge. Frega, a-t-il dit, je t'ai enfin trouvé.

Son image était floue, non humaine, comme un reflet. J'ai essayé de comprendre s'il s'agissait d'un truc à l'intérieur d'un hologramme. Je n'ai rien trouvé pour le confirmer.

Inutile de chercher, ou d'essayer de deviner qui je suis — je vais t'épargner la peine. Je suis le fantôme que tu as rencontré chez la liseuse de mains, et je suis venu apprendre la fin du volume 15 de la saga Gillette. En échange, je te donnerai deux secrets pour ton GILLETTENARRATIVE.

Si j'avais raconté cette histoire à quelqu'un, on m'aurait fait interner sur-le-champ à l'hôpital de Boston. Alors j'ai veillé à ne jamais la raconter à âme qui vive.

La partie finale du livre 15 est celle-ci :

Deux Cubaines, mère et fille, jeunes et belles, avaient chacune — à des moments différents, de manières différentes — ménagé un espace pour rester seule avec moi, pour parler, et chacune en était ressortie bouleversée. Toutes deux voulaient la même chose : m'épouser.

Je n'ai jamais porté d'alliance, à cause d'un défaut congénital de mes doigts, certifié avant mon mariage en 1993 — et ma femme avait accepté ce défaut de moi aussi.

Un matin, j'ai quitté Cuba. J'ai pris le premier vol pour l'Italie sans réservation — quiconque connaît ces endroits peut imaginer la difficulté, mais jamais comment j'ai fait — en disant aux femmes, l'une après l'autre, en toute

confiance, que je reviendrais bientôt, que je les épouserais.

Cela n'est jamais arrivé.

Je pensais qu'un jour elles m'oublieraient, moi et mes promesses. Au contraire, non : elles ont décidé d'engager un Aifá de la religion africaine d'Orulá, pour invoquer le mal et me jeter un sort de mort — de ceux qui ne sont pas remboursables.

Et ça fonctionnait. J'ai été transporté d'urgence en réanimation, l'antichambre de la mort, après qu'on eut trouvé un taux d'hémoglobine inférieur à cinq pour cent, du liquide dans les poumons, des difficultés à respirer — et le rapport me donnait trente-six heures à vivre, au maximum.

L'entreprise de pompes funèbres est arrivée elle aussi, et a posé le cercueil à côté du lit. J'ai tout regardé. Je n'avais plus la force de pousser un souffle. Même alors, il ne m'est jamais venu à l'esprit d'écrire.

Tout semblait prêt. Tout se déroulait selon le rituel de la magie noire, quand, au bout de trente-trois heures, je me suis levé du lit, j'ai arraché tous les tuyaux et je suis sorti du service en pyjama pour rentrer chez moi.

J'ai marché cinq kilomètres à pied, j'ai sonné à la porte, et ma femme s'est évanouie. Je lui ai dit de faire des pasta e fagioli, j'avais faim. Vingt minutes plus tard, les Carabiniers ont sonné à la porte, alertés par l'hôpital.

Ils cherchaient le mort, et quand je leur ai dit que c'était moi, ils se sont attrapé les couilles et ils sont partis.

Le moment est venu de dire à mon hôte que c'était là une partie de la fin, et que je lui demandais de partir, vu l'heure. Il a souri : tu n'es pas curieux de savoir ce que j'ai à te dire ?

J'ai dit non — parce que la curiosité est une chose féminine. Les femmes la portent pour gagner contre d'autres femmes. Et ma mère m'avait toujours dit une chose : reste un homme dans la tête d'une femme.

Ferdinando